Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 70 (1962)
Heft: 3

Artikel: Deux opinions inédites sur Rousseau et sur Voltaire
Autor: Michaud, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-53590

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Deux opinions inédites sur Rousseau et sur Voltaire

Pour notre public cultivé, l'année 1962 a été décrétée l'Année Rousseau. Aux innombrables études qui ont été consacrées au « citoyen de Genève », il nous a paru intéressant de donner ci-après une opinion inédite sur Rousseau et une relation également inédite d'une visite à Voltaire, dues toutes deux à un Yverdonnois de l'époque : Béat de Hennezel. Parmi les personnages qualifiés de notre région, les nobles de Hennezel ont laissé chez nous des traces durables de leur activité et de leur importance. Alliés aux familles les plus marquantes du Pays de Vaud, ils ont rendu des services signalés dans la magistrature, dans l'armée et dans l'industrie. L'histoire des Hennezel est fort touffue, puisque, du XIVe jusqu'au milieu du XIXe siècle, cette famille s'est divisée en plus de vingt branches de collatéraux et alliés. La branche dite vaudoise posséda la seigneurie d'Essert-Pittet (près d'Yverdon) pendant plus de deux siècles [1]. Celui qui fait l'objet de cette notice, Daniel-François-Béat de Hennezel, né à Yverdon en 1733 et mort à Paris en 1810, est un représentant typique de la bonne société aisée de la deuxième moitié du XVIIIe siècle : dilettante, voyageur, peintre, dessinateur, architecte, il a été en contact avec les lettrés de l'époque. Ses récits de voyages et sa correspondance nous le montrent fin observateur et styliste agréable. Après avoir séjourné longuement à Paris pour poursuivre ses études d'architecte, il voyagea en Italie : Venise, Naples et s'installa à Rome en 1792. Il fut en relations suivies avec les artistes vaudois qui s'y trouvaient : Ducros, Kaesermann, les frères Sablet [2].

---

[1] MARC HENRIOUD, *Les nobles de Hennezel du Pays de Vaud. Etude généalogique.* Zurich, Schulthess & Cie, 1906.

[2] CHARLES GILLIARD, *Un voyage en Italie à la fin du XVIIIe siècle,* publié dans *Pages d'histoire vaudoise,* Bibliothèque historique vaudoise, t. XXII, Lausanne, 1959, p. 276 à 303.

De ses voyages, il avait rapporté une énorme collection de gravures, eaux-fortes et dessins, le tout patiemment collé dans des recueils artificiels au nombre de treize, de formats divers. A sa mort, il légua cet ensemble à la Bibliothèque publique d'Yverdon, où il demeura ignoré jusqu'en 1872. A cette date, il fut découvert au fond d'une armoire par le professeur Louis Rochat, conservateur du musée, qui le signala par quelques lignes insérées dans *L'Indicateur des antiquités suisses* [1].

Dès lors, aucune mention jusqu'en 1916, année de la re-découverte par l'historiographe yverdonnois curieux et infatigable qu'était John Landry. Ses fonctions de bibliothécaire le conduisirent à étudier cette collection dont il dressa le catalogue totalisant quelque 1600 pièces !

Cet été, ayant eu la curiosité de feuilleter ces treize recueils, nous y avons trouvé dans la série « Hommes célèbres » deux portraits de Rousseau (vol. 2, pl. 63 et 80) et un de Voltaire (vol. 6, pl. 50). Selon sa coutume, de Hennezel a écrit au verso de la plupart de ces dessins ses appréciations personnelles, d'une écriture bien jaunie et souvent minuscule. Voici, fidèlement transcrite, celle qui figure au verso de la pl. 63 (gravure non signée et non datée, avec ce motto dans un cartouche rectangulaire : *vitam impendere vero*. Titre : Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève) :

« C'étoit une âme toujours en vive chair, un cerveau brûlant, toujours dans la deffiance et l'inégalité, un vrai enfant gâté avec qui on ne savoit jamais à quoi l'on en étoit, lors que je me suis trouvé avec lui, j'étois tenté de lui demander avec tous les adoucissemens possibles que peut comporter une bonhomie naive — *de quelle humeur etes-vous dans ce moment?* C'étoit à la lettre un enfant gâté qui étoit toujours près de l'impatience, il ne falloit qu'un mot, qu'un geste pour le démonter. Il crut trop à sa vertu et trop peu à celle des autres. Sa conduite et ses écrits sont un contraste continuel de beau langage et de vilaines mœurs ; etre l'apotre de la vérité et s'en jouer par des

---

[1] ... « Notre découverte la plus importante a été faite dans une armoire de la Bibliothèque : c'est une riche collection de gravures, un vrai trésor, bien mal placée ici, où l'on ne saurait en tirer parti... » *Indicateur des antiquités suisses*, année 1872, page 381.

sophismes adroits — prendre dans son humeur farouche et visionnaire de fausses couleurs pour noircir ses amis — qui lui firent du bien malgré lui ; leur bonté lui fut suspecte et il les accusa d'avoir voulu l'humilier et le déshonorer, la plus odieuse diffamation fut le prix de leur bienfaisance. Devenu d'une extrême susceptibilité il étoit en guerre contre tout le genre humain et croyoit voir des ennemis partout. Il diffamoit les gens de lettre dont il avait le plus à se louer pour les effacer tous ; ce qu'un talent célèbre a laissé de contagieux ne doit être envisagé que comme un poison assaisoné par un éloquent sophiste et un corrupteur séduisant qui ne doit pas se perpétuer d'âge en âge ; et n'en déplaise à ses entousiastes il n'eut que le choix de penser qu'il a été méchant ou fou. Voltaire et Rousseau se ressembloient par la même soif de louange et de renomée qui firent le tourment de leur vie. L'ambition de Voltaire avoit un fond de modestie dont on peut juger dans ses lettres. Celle de Rousseau étoit pétrie d'orgueil que ses écrits prouvent. Après avoir empoisoné ses jours par des flots d'amertume sans presque aucun mélange de joye et de douceur, s'imaginant dans les événemens les plus fortuits quelque intention de lui nuire comme si dans le monde tous les yeux de l'envie avoient été attachés sur lui. On ne doit point être étonné qu'il ait volontairement abrégé sa triste existance [1]. Les principes avancés dans son *Emile* indisposèrent le parlement de Paris. Il fut obligé de fuir ; il se retira à Neuchâtel, de là passa en Angleterre sur l'invitation de Hume, revint à Paris, cultivoit la botanique, se faisoit gloire de copier de la musique pour vivre. Il alla passer les dernières années de sa vie à Ermenonville. Cet homme célèbre par de grands talens et encor par des singuliarités, y mourut le 2 juillet 1778. Pauvre Jean-Jacques. Pauvre humanité. »

La pl. 80 « dessinée et gravée à l'eau-forte par Queverdo terminée par Massol » représente, à part l'image de Rousseau jeune homme, son mausolée avec la dédicace : « Ici repose l'homme de la nature et de la vérité » ; elle ne porte aucun texte manuscrit.

---

[1] Allusion à son prétendu suicide.

La pl. 50 du vol. 6 est le portrait de « Marie-François Arrouet de Voltaire, né à Paris en 9bre 1695. Peint par Delatour. » Au verso, on lit le récit de la visite que lui fit, à Ferney, Béat de Hennezel en 1766 :

« J'ai passé une journée entière dans son château de Ferney. Mais je ne le vis qu'au moment où il vint se placer à table. Il fut d'une humeur charmante, un peu costique par-ci par-là. J'étois allé à Ferney avec de ses amis de Lausanne qui passoient quelque tems à Genève, entrautres Madame de Corselle, qu'il aimoit beaucoup. Madame Denis sa nièce l'avoit prévenu qu'un des amis de Mme de Corselle qui étoit moi, de Hennezel, désirois passionnément de faire son portrait sans le dérenger du tout, à lors qu'il feroit comme à son ordinaire sa partie d'échecs l'après diner avec le père Adam [1]. Il s'y preta de la meilleure grace. Pendant que je m'escrimois sur sa phisionomie il me disoit tout en faisant ses échecs « vous etes bien bon Mr de vouloir peindre une ombre, un squelette. Les Boufflers, les Huberts, les Belprés ont aussi voulu avoir ma figure et plus ils l'outroient plus on s'écrioit ah c'est Voltaire ». Il me crut sur parole un homme de gout et voulut me consulter sur quelques embelissemens qu'il faisoit faire dans sa bibliothèque. Il falloit passer par sa chambre à coucher. Il venoit de recevoir l'estampe de la famille Callas d'après Carmontelle. Voilà, lui dis-je, l'ouvrage de votre cœur, vous aviez assez de gloire. Cet éloge qui partoit de mon ame lui fit plaisir, il me serra les mains avec vivacité en me disant qu'il avoit trouvé un hazard heureux qui lui avoit fait secourir une famille malheureuse et dévoiler le fanatisme. Il ne tenoit à rien par choix, mais étoit par boutades ; avec ceux qui désiroient sa conoissance il commencoit par la politesse, continuoit par la froideur et finissoit par le degout, à moins que ce ne fut des litterateurs accredités ou des hommes puissans. Au lit de mort il ne voulut voir que Madame Neker, Francklin, Balbastre et l'ambassadeur d'Angleterre. Il étoit né à Paris le 20 février 1694 et y mourut le 30 mai 1778 à 83 ans 3 mois et 10 jours.

---

[1] Le père Adam à qui son séjour à Ferney (jusqu'en 1767) donna une sorte de célébrité jouait avec Voltaire aux échecs, lui cachant adroitement sa supériorité. Le père Adam lui faisoit quelques recherches d'érudition et lui servoit même d'aumônier. (*Vie de Voltaire* par CONDORCET).

« Il étoit sensible sans attachement, voluptueux sans passion, ouvert sans franchise, libéral sans générosité, il allioit à la gravité de Platon les lazzi d'Arlequin. »

Cette volumineuse compilation, dont la valeur est plus documentaire qu'artistique, pourrait être d'un grand secours aux chercheurs en quête de reproductions de portraits anciens, de paysages italiens, de monuments antiques et d'iconographie religieuse.

LÉON MICHAUD.